

Texte en anglais trouvé sur le site anar britannique Libcom.org (<http://libcom.org/>), dans sa rubrique « History », sous le titre « “A laughter that will bury you all”: Irony as protest and language as struggle in the Italian 1977 movement ».

La traduction a été réalisée, en mars 2012, par une personne qui est entrée en contact avec le Collectif Anarchiste de Traduction et de Scannerisation (CATS) de Caen (et d'ailleurs). Le CATS s'est contenté de relire cette traduction et de la féminiser. Un grand merci à la personne qui a traduit ce texte.

D'autres traductions sont en téléchargement libre sur notre site : <http://ablogm.com/cats/>

« Un rire qui vous enterrera tous »

L'ironie comme protestation et le langage comme lutte dans le mouvement italien de 1977

Un article de Patrick Cuninghame qui réexamine le mouvement italien de 1977 et son usage de l'ironie pour ridiculiser les vieilles gauches bureaucratiques et les nouvelles gauches avant-gardistes, particulièrement par les *IndienNEs métropolitainEs*, les *transversalistes* et autres *créatifs/ves*.

La caractéristique la plus novatrice du « mouvement de 1977 » en Italie, dans le conflit qui l'opposa au système politique gris et sans humour, fut sans doute l'usage de l'ironie pour ridiculiser l'adversaire. (1) L'ironie était la caractéristique centrale de ce mouvement et son point de rupture culturel et institutionnel d'avec la vieille gauche bureaucratique et la nouvelle gauche avant-gardiste. L'usage qu'en faisaient particulièrement les *IndienNEs métropolitainEs*, les *transversalistes* et autres *créatifs/ves* était la marque d'une révolte sociale, principalement celle de jeunes gens marginaliséEs qui inventaient une nouvelle contre-culture politique fondée sur l'expérimentation linguistique, dans un contexte très éloigné de l'optimisme de 1968. L'article, documenté par des informations de première main issues directement du mouvement et par des interviews d'ancienNEs participantEs, réexamine un mouvement considéré comme « violent » par l'histoire sociale italienne. Il en ressort que les « pratiques ironiques » du mouvement ont contribué au changement fondamental de la société italienne de la fin des années 1970 et influencé le style politique des mouvements altermondialistes et anticapitalistes contemporains.

« La révolution est finie. On a gagné » (*Zut / A/traverso*, Bologne, juin 1977). (2)

Introduction

Le mouvement de 1977 (appelé *Settantasette* en Italie), signe la fin du long 1968 italien, qui a duré presque dix ans alors qu'il ne fut l'affaire que de quelques semaines en France et ailleurs. Alors que l'iconoclaste mouvement punk hurlait : « No future ! » en Angleterre, la principale arme des révoltés de « l'an neuf » (3) contre l'autoritarisme d'un Parti communiste italien (PCI) sans humour, austère et bureaucratique, et contre son « compromis historique » (4) avec le régime démocrate-chrétien corrompu, fut sans doute leur ironie caustique et leur humour satirique. C'était le cas particulièrement des *IndienNEs métropolitainEs*, manifestantEs majoritairement non-violentEs qui utilisaient le maquillage et les masques pour exprimer leur rupture d'avec le sérieux du monde politique et pour mettre en avant les aspects ludiques et théâtraux de la contestation. Cet article a pour but de souligner le « rationnel » qui se cachait derrière l'aile « créative » de *Settantasette* et son « cri » contre les politiques officielles de

quelque teinte qu'elles soient au sein de la gauche, vieille comme nouvelle, qui puaiement la tristesse, l'autosuffisance, le dogmatisme et l'hypocrisie. Il montrera comment l'humour dans sa forme historiquement la plus politique, l'ironie, était au centre de l'identité du mouvement et marquait sa rupture fondamentale, culturelle aussi bien que politique, d'avec la vieille gauche bureaucratique (PCI et Parti socialiste) comme d'avec la nouvelle gauche avant-gardiste issue de 1968. C'était la révolution linguistique, artistique, culturelle et, à la fin, malgré son credo « antipolitique », politique de la « deuxième société » (5) : étudiantEs, jeunes sans emploi, travailleurs/euses précaires et autres « marginaux/ales » exclus du clair-obscur du pacte keynésien-fordiste et contraints de réinventer une nouvelle pratique politique dans des circonstances radicalement différentes de l'optimisme de 1968. Souvent brillamment satirique, parfois agressivement sarcastique, toujours décapante, l'utilisation de l'humour créatif par *Settantasette* avait aussi des conséquences politiques dévastatrices. Ce fut le cas lors de l'expulsion de Luciano Lama, un leader du PCI et dirigeant des syndicats de la CGIL (6) qui, avec ses gardes du corps et plusieurs centaines de syndicalistes introduitEs dans le milieu de la presse, fut chassé sans cérémonie de l'université de Rome après qu'il eut tenté d'interrompre par la force une occupation : un tournant historique qui marqua définitivement la fin de la tolérance mutuelle entre le PCI et la nouvelle gauche, et la disparition de toute possibilité d'union de la gauche dans ce pays. (7)

Cet article examinera le pourquoi et le comment grâce à une extraordinaire panoplie de slogans, graffitis, mots d'ordre, brochures, happenings, théâtre de rue et stations de radio libres. L'Autonomie Créative, à Bologne, a aussi produit le mao-dadaïsme, la fusion du maoïsme de la Révolution culturelle avec le dadaïsme issu du nihilisme artistique de l'entre-deux-guerres. Un autre courant s'appelait transversalisme : la tentative faite par le collectif du magazine *A/traverso* de déconstruire l'Autonomie, (8) l'opéraïsme (ouvriérisme), (9) et la gauche en général. Bien que le mao-dadaïsme et le transversalisme se soient davantage pris au sérieux, ils partageaient avec les slogans des IndienNEs métropolitainEs la même intention subversive de « foutre le monde en l'air » en sapant joyeusement les normes culturelles et linguistiques du capitalisme autant que du socialisme. L'article se clôt en établissant des liens entre la célébration de l'humour en tant qu'événement politique par *Sessantasette* et la pratique parfois théâtrale des mouvements altermondialistes et anticapitalistes contemporains.

« Un bizarre mouvement d'étudiants bizarres » (10)

Le mouvement de masse qui surgit, à Rome et à Bologne en particulier, entre février et avril 1977, a été défini par l'intellectuel ouvriériste modéré Asor Rosa comme une *seconde société* : un assemblage nomade d'étudiantEs de l'université ou du lycée, de chômeurs/euses et de jeunes de la contre-culture, de féministes, d'homosexuelLEs, et d'activistes sans étiquette issus de la nouvelle gauche connus sous le nom de *cani sciolti* (chiens errants), auxquels il faut ajouter l'Autonomie et les rescapés des partis de la nouvelle gauche. (11) Les composantes contre-culturelles et antipolitiques qui avaient été saillantes dans les mouvements de 1968 revinrent sur le devant de la scène pour défier sur son terrain néo-léniniste et ouvriériste l'Autonomie Organisée à travers l'action de communication satirique des IndienNEs métropolitainEs et le transversalisme linguistique de l'Autonomie Créative.

Cependant, au contraire de 1968, il n'y eut aucun mouvement ouvrier à s'y joindre ni aucun allié potentiel au sein de la gauche institutionnelle. Son « compromis historique » avec les démocrates chrétiens avait conduit le PCI d'une position de relative neutralité en 1968 vers une hostilité ouverte envers le mouvement de 1977. Le mouvement percevait les leaders du PCI comme encore plus rigides que la droite par leur insistance sur l'austérité et les mesures répressives destinées à pacifier la sévère crise du milieu des années 1970, incluant les très impopulaires plans de restructuration des universités qui enflammèrent *Settantasette*. Malgré son virage social-démocrate vers l'eurocommunisme, le PCI a conservé son « âme stalinienne », et pris une position conservatrice sur le divorce ainsi que lors des référendums au sujet de l'avortement, et a semblé incapable d'apprécier la signification des nouveaux mouvements sociaux. (12) La rupture avec le système du parti était complète, et seul un bord pouvait sortir intact d'une confrontation aussi intransigeante, comme l'explique Ferruccio Gambino, un sociologue et ancien militant de *Potere Operaio* (Pouvoir Ouvrier) : (13)

« Essentiellement, ils/elles étaient étrangerEs dans leur propre pays. Quand ils/elles ont regardé autour d'eux/elles, ce n'était pas comme dans *Corso Traiano* (gigantesque émeute dans un quartier ouvrier de Turin) en 1969, quand il y avait 5 000 ouvrierEs derrière les étudiantEs. Cette fois, il n'y en avait aucun.

Cela fait une différence et je pense qu'ils/elles ont payé cela très chèrement. C'était une situation beaucoup plus difficile qu'en 1969. » (14)

Alors que 1968 a vu une explosion de mouvements d'opposition, des comportements et des mentalités répandus partout dans la société italienne et même mondiale, s'inscrivant dans un contexte de crise sociale, économique et culturelle, et de changement, 1977, comme point culminant de ce processus, a représenté son implosion et sa dispersion, partout dans la société, en des formes individualistes plutôt que collectivistes. L'explosion d'innovations politiques, sociales et culturelles et la créativité représentée par *Settantasette* s'est en fin de compte égarée dans un cycle stérile de répression et de terrorisme, ses acteurs/rices se montrant incapables de maintenir le puissant élan de février et mars. L'Autonomie, comme organisation de masse post-nouvelle gauche, était le seul mouvement manifestement politique dans *Settantasette*. Cependant, les tentatives de l'Autonomie pour prendre le pouvoir dans le mouvement et « élever le niveau de lutte » avec l'État ont provoqué un conflit interne permanent, dont les capacités de division ont contribué à la crise du mouvement et à sa mort prématurée. Les comptes rendus sociologiques révisionnistes des post-marxistes ont mis l'accent sur les tendances violentes, autodestructrices, de *Settantasette*, en minimisant ses caractéristiques créatives et humoristiques. (15) Les récits des radicaux/ales, des marxistes et des autonomistes sympathisantEs ont insisté sur sa contribution novatrice à l'évolution des mouvements sociaux italiens, européens, et maintenant mondiaux, étant donnée la forte influence italienne au sein de l'altermondialisme. (16)

Rupture avec le PCI

Cependant, la plus importante différence entre le mouvement de 1968 et celui de 1977 fut sans aucun doute les relations vraiment nouvelles entre les mouvements sociaux et leur médiateur historique avec l'État : le PCI, qui a été le principal bénéficiaire, en termes de votes, de la vague des mouvements sociaux après 1968, dépassant presque les démocrates chrétiens lors des élections nationales de 1976. Il n'était pas difficile de prédire le conflit entre *Settantasette* et le PCI, mais sa férocité, en particulier l'incident avec Lama, le leader de la CGIL à l'université de Rome, le 17 février, en prit beaucoup par surprise.

Le mouvement explosa exactement dans ces zones du terrain social qu'on croyait définitivement acquises au PCI, c'est-à-dire les universités et « Bologne la rouge », la capitale de l'Émilie-Romagne, région principale de la « ceinture rouge » du centre-nord de l'Italie, le modèle de stratégie gouvernementale fondé sur la coopération avec les petites et moyennes entreprises de l'ainsi dite « tierce Italie ». (17) Une attitude généralement méprisante a mené à de désastreuses erreurs qui conduisirent à la tentative mal conçue de « normaliser » énergiquement les universités et faire cesser les occupations. Le groupe de 300 militantEs du PCI et de la CGIL qui l'accompagnait était trop peu nombreux et trop divisé. Beaucoup de travailleurs d'usine l'abandonnèrent aussitôt qu'ils eurent réalisé qu'ils n'allaient pas affronter des « fascistes » comme on le leur avait fait croire.

Les IndienNEs métropolitainEs noyèrent la harangue de Lama sous leurs slogans moqueurs, provoquant une violente réaction.

« Dans la vaste zone ouverte du campus où il devait parler, Lama trouva une autre estrade déjà travestie avec un mannequin à son image (complet, avec sa fameuse pipe). Il y avait un gros découpage rouge d'un cœur de Saint-Valentin, avec un slogan en forme de jeu de mot sur son nom : « *Nessuno l'ama* » (« Personne ne l'aime »). Autour de cette estrade, il y avait une bande d'IndienNNEs métropolitainEs. Lorsque Lama commença à parler, ils/elles se mirent à psalmodier : « Sacrifices, sacrifices, nous voulons des sacrifices ! » (une parodie de la politique économique de l'État soutenue par le Parti communiste). « Construisez-nous plus d'églises et moins de maisons ! » (L'Italie a plus d'églises que n'importe quel autre pays européen, et un manque chronique de logements). « Nous voulons travailler plus et gagner moins ». L'ironie aggrava la colère des lourdauds sans humour. (18)

Alors survint la plus violente colère des autonomes qui répondirent par une avalanche de pierres à l'agression des anges gardiens de Lama qui avaient attaqué les IndienNEs métropolitainEs avec des extincteurs. Lama et son entourage ont été chassés du campus et le camion avec son système de sonorisation a été caillassé. Les deux côtés se sont nargués aux cris de « fascistes », une insulte mortelle pour un gauchiste italien. D'autres se sont écroulés et ont pleuré, submergéEs par la signification historique du moment : le Rubicon avait été franchi et la gauche italienne était maintenant irrémédiablement divisée. Les dégâts faits étaient irréversibles et la faille entre le PCI et le mouvement

était devenue un abîme infranchissable, les enfermant tous les deux dans une confrontation de plus en plus dure, particulièrement après que Renato Zangheri, le maire PCI de Bologne, a justifié le meurtre d'un étudiant activiste par la police anti-émeutes le 11 mars.

Les « deux sociétés »

Le choc causé par l'expulsion humiliante de Lama obligea les intellectuelLEs du PCI à analyser sérieusement un mouvement que, jusqu'alors ils/elles avaient seulement raillé ou ignoré. La contre-attaque fut menée par le communiste Asor Rosa dans une série d'articles publiés dans *L'Unita*, (19) dans lesquels il développait sa théorie des « deux sociétés » : une « première société » constituée par les couches sociales « garanties », fidèles aux syndicats et aux partis politiques, dont les intérêts étaient considérés comme identiques à ceux du « compromis historique », et une « deuxième société » constituée par des sujets socialement marginaliséEs, particulièrement des jeunes sans emploi ou sous-employéEs, prisonnierEs des petits boulots au noir, avec lesquels un dialogue institutionnel sur les « politiques d'austérité », mises en place depuis 1973 pour soutenir l'économie aux prises avec la pire crise depuis la guerre, était nécessaire mais impossible.

Les intérêts de la « première société » étaient représentés par le système des partis nationaux et par les syndicats, tandis que la « deuxième société », irrémédiablement marginalisée, s'organisait elle-même localement en des mouvements autonomes et antagonistes. Cela était également la conséquence de l'échec des organisations ouvrière historiques à représenter les secteurs non garantis, particulièrement les jeunes, qui n'étaient pas protégéEs par les lois sur le travail mais exploitéEs dans le secteur grandissant du travail au noir et des ateliers clandestins.

La théorie d'Asor Rosa fut la première reconnaissance de la complexité sociale du mouvement et de sa nouveauté culturelle. Elle mettait au jour les limites de la stratégie social-démocrate de « normalisation », différant en cela des analyses type théorie de la conspiration qui caractérisaient les tentatives du PCI pour comprendre ces mouvements, armés ou non, mais plus à gauche. Cependant, sa théorie restait imparfaite, accusant de façon contradictoire le mouvement d'être à la fois « hédonistement apolitique » et « politiquement anticommuniste ». Il n'exprimait aucune appréciation au sujet des attaques du mouvement sur les politiques elles-mêmes, une de ses caractéristiques les plus originales, ni au sujet de la crise persistante dans le modèle de production fordiste fondé sur le « pacte entre les producteurs/rices ». La « première société », en fait, allait aussi subir la défaite, puis l'érosion et la disparition de ses protections sociales dans la période qui suivit l'échec de la grève de 1980 chez Fiat. Asor Rosa essayait de rendre les nouveaux conflits conformes à un vieux modèle fondé sur la séparation historique des classes, une erreur fréquente dans les analyses marxistes des nouveaux mouvements sociaux.

Les Indiens métropolitains

Sessantasette a surpris aussi bien la nouvelle gauche que l'ancienne par sa rupture avec la génération et les politiques de 1968, comme le firent les punks avec les valeurs des hippies en Angleterre. Ils/elles se moquaient des « soixante-huitardEs » vieillissantEs presque autant que des bureaucrates de la vieille gauche, les appelant « zombies ». La jeunesse nourrie de contre-culture qui s'était tenue à la frange du cycle de contestation de 1968-1973 devint le centre du nouveau cycle du milieu à la fin des années soixante-dix. Cependant, en Italie, contrairement à la scène punk anglaise, il y avait un étonnant mélange de Marx et de l'underground.

« Ils/elles avaient tendance à s'unir [...] à certains moments [mais] ils/elles étaient aussi séparéEs. J'appartenais à une zone de contact : je n'étais ni un pur hippy ni un pur marxiste. Nous étions entre les deux.[...] D'un autre côté, il y avait *Re Nudo* (un magazine underground) et d'autres qui ne voulaient pas entendre parler de politique. [...] Je n'étais pas toujours d'accord avec *RN*, ils/elles étaient un peu trop hippies pour moi [...] par exemple, j'ai évidemment pris des drogues [...] mais je n'ai jamais pensé que cela conduirait à un autre monde, alors que *RN* prétendait sérieusement changer votre régime. [...] C'était presque un ordre religieux. » (20)

Le mot « Autonomie » fut adopté comme terme générique pour exprimer les « nouvelles politiques », à la fois « créatives » et « organisées ». En Italie, la subculture des jeunes était liée à la sous-culture politique

de l'Autonomie, avec des pratiques « alternatives » politisées et rendues oppositionnelles. Entre 1975 et 1979, la jeunesse urbaine envahit la scène politique en tant que protagoniste dans les nouvelles formes de conflit urbain, son identité ayant été transformée par les politiques d'étudiantEs-travailleurs/euses de 1968-1973. Cette identité n'était pas perçue exclusivement en termes d'expériences de jeunesse, mais plutôt de situation dans la métropole moderne. Ainsi, jeunesse devint voisine d'exclusion, marginalité et déviance, et fut étudiée par les sociologues (sauf Alberto Melucci) et autres institutions semblables comme un « problème social ». Les IndienNEs métropolitainEs s'approprièrent cette fausse image en la parodiant, raillant la « civilisation occidentale » et ses valeurs, présentant le chômage comme une occasion de développement personnel plutôt qu'une crise individuelle ou un problème social. (21)

Les IndienNEs métropolitainEs étaient la force contre-culturelle la plus visible au sein de *Sessantasette*. À Milan, ils/elles sont nés d'un mélange d'expériences des clubs de jeunesse prolétarienne avec le « mao-dadaïsme », la « culture de la drogue », le sexe de groupe et l'expérimentation linguistique « transversaliste », en particulier l'usage de slogans sarcastiques et ironiques pour ridiculiser toutes les formes de politiques organisées, y compris l'Autonomie Organisée. Les mao-dadaïstes se définissaient comme un sous-produit hybride de la Révolution culturelle chinoise, quand « l'art [...] devint la vie quotidienne », et du rejet dadaïste de « la séparation entre l'art et la vie de tous les jours ». (22) Ce tournant vers Dada pris par l'Autonomie Créative et ses liens historiques avec le projet surréaliste/situationniste mérite d'être réexaminé en ce sens que c'étaient les surréalistes, plus que les dadaïstes, qui rejetaient la séparation entre l'art et la vie quotidienne. Leur appréciation du « surréel » en tant que projet révolutionnaire les conduisit au communisme dans les années 1930, alors que les dadaïstes essayaient de rester à l'écart des politiques organisées. Sur ce projet surréaliste, qui se prolongea avec les situationnistes, se greffa de nouveau Dada, à la fin des années 1960, dans divers groupes contre-culturels européens. Ils lièrent Dada avec l'anarchisme et ils adoptèrent l'ironie, le jeu et le théâtral « comme des valeurs politiques et comme une nouvelle façon de fabriquer de l'espace autonome. [Cela] s'exprimait dans ces groupes [...] par l'usage de la langue de Dada. » (23) Ainsi le mao-dadaïsme était-il une part d'une réinvention contre-culturelle générale et européenne du dadaïsme dans les années 1960-1970.

La principale contribution des IndienNEs métropolitainEs à *Sessantasette* était un mélange d'expérimentation linguistique et de *détournement* situationniste (24) dans leurs tracts, leurs slogans de manifestation, et leur gestuelle pour narguer la police. Ils/elles utilisaient l'humour moqueur et ce que le sémiologue Umberto Eco appelait « italo-indien » (25) pour attaquer toutes les institutions et la famille patriarcale. Comme contribution à la « Rencontre du Peuple des Hommes », ils/elles proposaient « la pratique immédiate, au niveau territorial, de patrouilles militantes anti-famille destinées à arracher les jeunes hommes, et plus encore les jeunes femmes, à la tyrannie patriarcale. » (26) Ils/elles lançaient des demandes surréalistes qui singeaient la pratique politique des « revendications », demandant par exemple : « La démolition de l'Autel patriotique, (27) et son remplacement par toutes les formes de végétation et d'animaux [...] et l'utilisation d'un avion Hercules pour transporter gratuitement des jeunes gens au Machu Pichu (Pérou) à l'occasion de la fête du Soleil. » (28)

Cependant, au sein de l'Autonomie Créative, tout le monde n'approuvait pas cet usage quelque peu rituel de l'ironie : « Le jeu de l'inversion excite le mouvement à Rome ; une fois que le truc est découvert, le jeu est facile. » (29) Tout de même : « Le truc est vieux, en France il y a un mot précis – détournement – et il a été longtemps utilisé par les représentants de l'avant-garde historique [...] et on peut trouver des précurseurs/euses parmi les grandEs écrivainEs anglaisEs du XVIII^e siècle. » Quoi qu'il en soit, on reconnaissait la force de l'ironie comme arme linguistique, comme on reconnaissait ses limites.

« Ce qui nous intéresse c'est le sentiment d'amertume que l'ironie nous laisse, son effet d'écrasement. L'ironie ouvre des espaces, elle déséquilibre, elle révèle ce qui ne peut plus rester caché. [...] L'ironie manque de chair et de sang, elle n'est qu'en partie une pratique de libération, aussi partielle que l'est la violence et son organisation. » (31) Finalement, l'ironie est un langage frustrant « qui marque l'espace entre nos désirs et la difficulté de leur réalisation. » (32)

Les IndienNEs métropolitainEs combinaient aussi les jeux de mots ironiques avec la théâtralité pendant les manifestations comme un refus dérisoire du « militantisme sérieux », provoquant délibérément les militantEs les plus besogneux/euses avec leur « culot d'inventer et de hurler leurs slogans avec un mégaphone au milieu d'une assemblée [...] et leurs pratiques hilarantes comme la marche en file indienne en criant le mot “Oask ?” (le nom de leur fanzine, un anagramme de *kaos*). » (33) De manière significative, ces slogans bizarres étaient « assimilés rapidement par le mouvement tout entier,

démontrant le pouvoir de l'ironie comme une forme de protestation durant tout *Settantasette*. (34) Les IndienNEs prouvèrent cependant qu'ils/elles étaient un moment éphémère plutôt qu'une tendance durable, en se fondant dans le mouvement ou en le quittant tout simplement, après l'intensification de la répression d'État qui a suivi les violences insurrectionnelles lors de la manifestation du 12 mai à Rome et à Bologne. « Ils/elles ne se reconnaissaient pas dans les rassemblements de masse, ils/elles aimaient mieux inventer des comportements linguistiques et chercher un autre espace dans lequel ils/elles élaboreraient leur poésie de l'intervention. Déjà, dans *Oask?!*, ils/elles avaient signé leur retrait comme « Les IndienNEs métropolitainEs en dés/agrégation ». (35)

Radio Alice et le « transversalisme »

Le transversalisme, ainsi nommé d'après le magazine bolognais *A/traverso*, était un autre exemple du rôle central du langage dans le mouvement de 1977. Il tentait de saboter les normes socialement contraignantes du langage à travers l'utilisation du « non-sens » cher à Lewis Carroll et d'autres formes d'« interruptions » pour créer de nouvelles sortes de communication plus adaptées aux besoins de la génération de *Settantasette*. Il influença l'explosion de la production indépendante de tracts, posters, bulletins, journaux et magazines qui constituent l'héritage matériel le plus durable de *Settantasette*, avec les mots d'ordre, les slogans, et les discussions en assemblées interminables dans les écoles, les collèges et les universités, et les « centre sociaux occupés ». Le transversalisme était théorisé dans les principaux thèmes sociaux, mais en dehors des contraintes des catégories idéologiques usées, comme le « prolétariat » et la « classe moyenne ». Comme le féminisme l'avait déjà fait, il s'opposait à tous les systèmes idéologiques. Le « quotidien » devait être vécu comme un « moment révolutionnaire » dans toutes ses composantes, nécessitant un constant déploiement d'invention et de créativité. D'où l'usage satirique du langage, le « non-sens », les revendications pour un droit de voyager gratuitement (avec des tickets de train falsifiés), le droit au cinéma gratuit, et la théorie d'une intelligence techno-scientifique qui conduirait à un fonctionnement aléatoire des feux de signalisation, et rendre gratuits les appels internationaux depuis les cabines téléphoniques.

Le mouvement de la jeunesse urbaine, comme le mouvement des femmes, avait un grand répertoire de ressources et de talents pour mobiliser. La floraison des radios libres dans les principales villes au milieu des années 1970 en fit la caisse de résonance et le laboratoire culturel des mouvements. Grâce aux *phone-in* (émissions au cours desquelles les auditeurs/rices sont invitéEs à participer en appelant le standard de la radio - NDT) le riche magasin d'expériences des gens ordinaires mit à jour les vrais problèmes de la vie quotidienne qui étaient ignorés par les médias nationaux. L'utilisation du « non-sens » pour passer à travers le « miroir » de la réalité aidait à réfléchir [sur] le monde extérieur. Cependant, beaucoup de radios cessèrent de fonctionner, à cause plutôt du manque de compétence ou de fonds que de l'action de la police. Il y eut échec pour articuler et développer des pratiques autonomes, même si l'actuel réseau extensif de radios libres est florissant, mais dans un format moins expérimental. (37)

Radio Alice a été fondée par d'anciens militantEs de *Potere Operaio* et a commencé à émettre en 1974 en tant que « première station de radio libre ». Elle a fait voler en éclats toutes les normes de la communication, ce qui n'avait jamais été fait par la gauche italienne. L'écrivain et académicien Enrico Palandri, qui était alors militant et poète, raconte son engagement dans la radio :

« Quand je suis arrivé à Bologne en 1975, très vite, j'ai commencé à travailler avec *Radio Alice*. Au début je faisais une émission sur la poésie avec quelques amiEs, tard le soir, [...] on rencontrait ces gens qui étaient légèrement plus âgéEs que nous, qui avaient été dans le mouvement de 1968 et qui avaient monté cette radio. [...] Pendant les émeutes qui ont suivi l'assassinat d'un étudiant en mars, il y a eu pas mal de *call-in* et on écoutait tous. La police envahit les locaux pour fermer la radio. Cela fut retransmis en direct parce que les types de la radio étaient très malins. Ils avaient caché les micros et laissé les lignes fonctionner. Après cela, il y a eu beaucoup d'arrestations. (38)

L'évidente compétence pour l'innovation et l'expérimentation culturelle de *Settantasette* tenait dans son utilisation de langages nouveaux et de formes concurrentes de communication, celle-ci étant définie comme l'expression de comportements réels, et non comme des réflexions abstraites qui seraient proposées en tant que produit indépendant des luttes. Les stations de radio libres, principalement *Radio Alice* et, à un moindre niveau, les plus « politiques » *Radio Sherwood* à Padoue et *Radio Onda Rossa* à Rome, devinrent non seulement des lieux de diffusion de contre-information et d'idées subversives, grâce

aux *cronisti a gettone* (chroniqueurs/euses de cabines téléphoniques) et aux *call-in*, mais aussi des lieux pour une expérimentation linguistique continue par l'utilisation du transversalisme, du mao-dadaïsme, du non-sens et d'un mélange de vraies et de fausses nouvelles, selon le slogan : « Répondons de fausses nouvelles qui produiront de vrais événements. » (39)

La plus fameuse blague a été une fausse édition de *La Repubblica* (un quotidien national de centre-gauche), réalisée par *Il Male*, un magazine satirique. À la une s'étalait l'improbable « arrestation » de Ugo Tognazzi, un acteur comique populaire, comme s'il était le « parrain » des Brigades rouges, ridiculisant ainsi l'obsession de la presse pour la théorie du complot terroriste. Le magazine *A/traverso*, lié à *Radio Alice*, a d'abord paru à Bologne en 1975, comme supplément de *Rosso*, qui était alors la principale publication de l'Autonomie Organisée. Cependant, les divisions idéologiques croissantes entre l'Autonomie « Créative » et l'Autonomie « Organisée » conduisirent bientôt les deux tendances à mener chacune son chemin. *At/raverso* visait à devenir un organe de recherche ouverte et continue sur les problèmes généraux du langage, de la sphère privée et de l'intelligence confrontés au pouvoir, en allant au-delà des schémas idéologiques rigides des organisations politiques, mais également au-delà des débats à la mode sur la crise du militantisme et l'émergence de « besoins secondaires ». (40) Il était né, ce n'est pas un hasard, à Bologne où le modèle d'un « socialisme existant réellement » présenté par la Junte rouge du PCI et de l'ISP se révélait sans attrait pour la majorité de la jeunesse de cette ville. Le mouvement révolutionnait le langage avec ses recherches délibérées en récupérant les méthodes d'impression de la culture underground. En utilisant des coupures de journaux et du papier blanc écrit à la main ou à la machine à écrire, il créait un nouveau support d'impression qui permettait à l'imagination d'aller au-delà des schémas typographiques antérieurs. (41) L'intellectuel le plus intrigué et, en tant que sociologue à l'université de Bologne, le plus au courant du discours et des pratiques transversalistes, fut Umberto Eco. Il identifia un changement fondamental dans les stratégies sémiotiques des nouveaux mouvements sociaux, passant du sérieux moralisateur des marxistes-léninistes à l'ironie des étudiants et de la jeunesse de la contre-culture. La sagesse héritée des vieilles et nouvelles gauches fut tournée en dérision (« Plus d'églises, moins de maisons ! ») et fut utilisée pour provoquer le PCI. Eco proclamait que les « nouvelles générations » étaient en train de « vivre une [...] multiplicité de langages de l'avant-garde dans leur vie quotidienne ». (42) L'aspect le plus intéressant pour lui était que « ce langage du sujet divisé, cette prolifération de messages apparemment sans code, est compris et pratiqué à la perfection par ceux qui, jusqu'alors, étaient étrangers à la haute culture ». (43) Au contraire, les experts linguistiques de la « haute culture » n'étaient capables de comprendre le « langage du sujet divisé » que lorsqu'il était parlé en laboratoire et ne pouvaient pas le comprendre « quand il était parlé par les masses ». (44) Les analyses d'Eco aident à comprendre pourquoi l'ironie et le langage expérimental des « créatifs/ves » non seulement exaspéraient les officiels de la vieille gauche, mais provoquait aussi d'importantes dissensions, au sein du mouvement même, entre les « créatifs/ves » et les « politiques », une ligne de faille qu'on trouve encore dans les mouvements anticapitalistes contemporains.

Conclusion

Settantasette marque la fin du cycle historique, culturel et politique de 1968 et le début d'un cycle nouveau qui, comme on peut le montrer, perdura en Italie pendant les années 1980 et 1990, principalement à travers le mouvement des *centri sociali* (des centres sociaux squattés). La signification du mouvement sur le long terme est apparue comme principalement socio-culturelle, avec ses caractéristiques dominantes de contre-culture et d'innovation linguistique, en particulier dans les outils de communication. Par l'utilisation de l'ironie, du détournement, du sarcasme, de la parodie, de l'ironie, de la moquerie, des jeux de mots et des anagrammes, cet humour politique agressif bouleversait « les lois fondamentales du langage humain, [...] dynamitant la discipline avec leur valeur ajoutée ». (45) Cependant, les moqueries politiques intensément employées par les IndienNEs métropolitainEs, la tendance contre-culturelle la plus visible, bien qu'elle n'ait duré que relativement peu de temps, n'étaient pas réservées exclusivement au système politique et à la gauche institutionnelle. Les sections les plus autoproclamées « sérieuses » de *Settantasette*, en général celles qui étaient les plus proches des traditions avant-gardistes de la nouvelle gauche, furent également la cible de *private jokes* (plaisanteries à usage interne – NDT), de la part du mouvement qui entravait et désamorçait ainsi leurs tentatives d'hégémonie sur le mouvement. Les IndienNEs métropolitainEs et les transversalistes de *Radio Alice* n'étaient pas les

premierEs à utiliser l'ironie comme provocation, le dadaïsme ou l'expérimentation linguistique comme action politique. Parmi les prédécesseurs/euses, on trouve les situationnistes, les provos d'Amsterdam, Kommune 1 en Allemagne, Black Mask à New York, et en Angleterre King Mob qui, déguisé en Père Noël, entra dans un grand magasin à Noël 1968 et commença à distribuer aux enfants des « cadeaux » pris dans les rayons. Ceux-ci furent par la suite confisqués par la police tandis que le Père Noël était arrêté. (46) Ces groupes utilisaient les actions individuelles et les manifestations publiques pour des buts politiques, alors que les « créatifs/ves » de *Settantasette* étaient un phénomène de masse et une partie d'un mouvement social plus large dont le répertoire incluait aussi la violence armée, mais dont la caractéristique principale était le désir de s'exprimer et de jouer avec les mots d'une façon politiquement subversive. En ce sens, le mouvement « post-politique » de 1977 rompait avec le cycle du mouvement plus « politique » des années 1960 et 1970 et préfigurait l'émergence de la « société de l'information » des années 1980, dominée par les médias. Trente ans ont passé depuis que le mouvement de 1977 a changé la face des mouvements politiques italiens, avant d'être stigmatisé par les médias, isolé par le système des partis, criminalisé et réprimé par l'État. Beaucoup de mouvements anticapitalistes contemporains s'appuient aussi sur diverses formes d'humour et de jeu, plus que sur le matraquage idéologique de l'avant-garde, mise à part la violence organisée, pour atteindre leurs buts. L'usage intense de la mise en scène théâtrale, de l'humour de corps de garde et de la provocation par la dérision est maintenant organisé collectivement en tant que groupe homosexuelle du mouvement altermondialiste, dont les représentations les plus notables sont les *pink fairies* de Tactical Frivolity, qui consistent habituellement à chatouiller les hommes de la police anti-émeutes avec des plumeaux. L'humour actuel est sans doute plus gentil que l'ironie mordante des IndienNEs métropolitainEs, qui était capable de déclencher la violence des militantEs outragéEs du PCI, ou la charge de la police anti-émeutes, mais le message est le même.

Le langage est un lieu de lutte politique et le rire de dérision qui naît de l'ironie est une des armes les plus efficaces dont puisse disposer un mouvement social, humiliant les « puissantEs » et inspirant les « faibles ».

Patrick Cuninghame

Cet article fut publié d'abord dans l'*International Review of Social History* (trimestriel de l'*Internationaal Instituut voor Sociale Geschiedenis/International Institute of Social History*, Amsterdam, Hollande), n° 52, 2007, pp. 153-168. Il est basé sur un article, "The End of Politics : The 1977 Movement in Italy", présenté à la conférence annuelle de l'*Association for the Study of Modern Italy*, Londres, en novembre 1997 ; et aussi sur le chapitre 6, "Youth Counter-Cultures and Antagonist Communication : 'Creative Autonomia' and the 1977 Movement", de ma thèse de doctorat non publiée, *Autonomia : Movement of Refusal : Social Movements and Conflict in Italy in the 1970s* (Middlesex University, 2002). Je suis reconnaissant à Enrico Palandri et Ferruccio Gambino pour le partage de leurs expériences avec moi et pour m'avoir procuré d'incalculables aperçus à travers des interviews approfondies. Je remercie Franco Berardi, Bob Lumley, Nick Dyer-Witheford, et Autonomia pour m'avoir accordé l'autorisation de les citer. Les illustrations utilisées sont prises sur des sites qui ne revendiquent pas de copyright. Je remercie aussi Laura Corradi, Gavin Grindon, Alejandro Suero et Steve Wright pour leurs commentaires, corrections et sources supplémentaires. Enfin, toutes les traductions des citations de textes en italien ou en espagnol sont les miennes comme le sont toutes les erreurs éventuelles.

Notes :

1. Sara "un risotto che vi seppellira", Circoli proletari giovanili di Milano (éd.), Milan, 1977. Titre d'un recueil d'aphorismes du mouvement des cercles de jeunesse prolétarienne et jeu de mots sur le vieux slogan anarchiste converti en : « Ce sera un risotto qui vous enterra tous. »
2. "La rivoluzione è finita, abbiamo vinto", gros titre ironique de l'un des principaux journaux de l'aile "créative" du mouvement de 1977, cité par Francesco Berardi, *Dell'Innocenza, 1977 : l'anno della premonizione*, Verone, 1997, p. 50.
3. *Sette anni di desiderio : cronache 1977-1983* Milan, 1985 [1983]. Umberto Eco donne ce nom au mouvement de 1977. "L'an I" était 1968, la rupture historique entre la vieille et la nouvelle gauche.

4. À la suite du coup d'État de 1973 au Chili, la direction du PCI conclut que la voie parlementaire vers le socialisme était close. Enrico Berlinguer, le secrétaire du PCI, conçut la stratégie du Compromis historique pour élargir l'électorat parmi les classes moyennes. La crise sévère des années 1970 amena les démocrates chrétiens et le PCI à approuver la nécessité de re-stabiliser l'État italien et d'organiser le consensus social pour des mesures d'austérité économiques.
5. Une théorie soulignée par Alberto Asor Rosa dans *Le due società*, Turin, 1977. Voir la section sur "Deux sociétés" pour une analyse plus complète.
6. *Confederazione Generale Italiana del Lavoro* (Confédération générale italienne du travail), la plus grande des trois confédérations syndicales proche du PCI et du Parti Socialiste Italien.
7. Je remercie Alejandro Suero de partager avec moi son idée selon laquelle de tels événements sont plus importants pour "marquer" l'histoire sociale que la répression, cette dernière étant souvent prise comme le signe de la fin d'un cycle de mobilisation par un mouvement social et par conséquent d'une époque particulière.
8. Un mouvement social produit par la désintégration des groupes de la nouvelle gauche au milieu des années 1970 et par une désaffection générale pour le système des partis parmi les jeunes activistes. Voir Steve Wright, *Storming Heaven: Class Composition and Struggle in Italian Autonomist Marxism*, Londres, 2002, et ma thèse de Ph.D.
9. L'opéraïsme italien est né à la fin des années 1950 et il mettait l'accent sur l'auto-organisation des travailleurs, tandis qu'il critiquait "l'ouvriérisme" fondé sur les syndicats. Pour une histoire exhaustive de l'opéraïsme, voir Wright, *Storming Heaven*.
10. L. Manconi et M. Sinibaldi, "Uno strano movimento di strani studenti", *Ombre Rosse*, 20 (1977), pp. 28-n/a.
11. *Lotta Continua* [combat permanent], *Avanguardia Operaia* [avant-garde des travailleurs], *Il Manifesto* (maintenant un quotidien national), *Potere Operaio* [Pouvoir Ouvrier] et une galaxie de groupes plus petits.
12. Antonio Negri, "Between 'Historic Compromise' and Terrorism: Reviewing the Experience of Italy in the 1970s", *Le Monde diplomatique* (English éd., trans. Ed. Emery), septembre (1998); <http://www.mondeiplomatique.fr/en/1998/09/11negri>, (mise à jour avril 2001).
13. Un groupe influencé par l'opéraïsme qui œuvrait pour une alliance entre le mouvement des étudiantEs libertaires de 1968 et le mouvement des travailleurs/euses autonomes de la vague de grèves "automne chaud" en 1969. Nombre de ses militantEs et intellectuelLEs s'impliquèrent dans l'Autonomie et *Settantasette*.
14. Interview de Ferruccio Gambino, juin 1999 (Padoue).
15. Donatella Della Porta, *Movimenti collettivi e sistema politico in Italia 1960-1995*, Rome, 1996 ; Robert Lumley, *States of Emergency: Cultures of Revolt in Italy from 1968 to 1978*, Londres, 1990 ; Alberto Melucci, *Challenging Codes: Collective Action in the Information Age*, Cambridge, 1996.
16. Berardi, *Dell'innocenza* ; Marco Grispigni, *Il Settantasette: Un manuale per capire, un saggio per riflettere*, Milan, 1997 ; George Katsiaficas, *The Subversion of Politics: European Autonomous Social Movements and the Decolonization of Everyday Life*, Atlantic Highlands, NJ, 1997.
17. Ainsi nommé en contraste avec la division historique entre les "deux Italie" du Nord, industriel et développé, et du Sud, agricole et archaïque.
18. Anonyme, "Lama Sabachthani", en Italie : *Autonomia, Post-Political Politics*, New York, 1980, pp. 100-101, 101.
19. Le quotidien national du PCI.
20. Interview de Enrico Palandri, Juin 1999 (Londres).
21. Lumley, *States of Emergency*.
22. R. Scordino and DeriveApprodi (éd.), "77: L'anno della grande rivolta", Rome, 1997, CD, pas de numéros de page.
23. Gavin Grindon, e-mail, 19 décembre 2006. Je remercie Gavin pour cet aperçu et d'autres sur les relations entre le dadaïsme et les mouvements de contre-culture dans l'histoire européenne contemporaine.
24. "Un mot emprunté aux situationnistes qui décrit le réassemblage d'éléments arrachés de leur contexte original dans le but de faire une expression politique subversive", Nick Dyer-Witheford, *Cyber-Marx: Cycles and Circuits of Struggle in High Technology Capitalism*, Urbana, IL, 1999, n. 60, p.187. Le

situationisme international était un mouvement néo-marxiste qui émergea du milieu post-surréaliste et qui fut un des acteurs clé des révoltes de Mai 1968 en France avec ses analyses du capitalisme avancé en tant que “société du spectacle” fondée sur le consumérisme et les mass media.

25. “C’è un altra lingua, l’italo-indiano”, *L’Espresso*, no. 14, (1977) ; republié dans Umberto Eco, *Sette anni di desiderio*, Milan, 1983, et dans Nanni Balestrini et Primo Moroni, *L’orda d’oro : 1968-1977. La grande ondata rivoluzionaria e creativa, politica ed esistenziale*, Milan, 1997 [1988] ; traduit par Micaela Bogazzi et republié comme “Hay otro idioma, el italo-indiano”, dans Balestrini and Moroni, *La horda de oro (1968–1977). La gran ola revolucionaria y creativa, política y existencial*, Madrid, 2006, pp. 610–614.

26. Anonyme, “Gli indiani metropolitani”, 3 mars 1977 (tract) ; 68-77 gruppi e movimenti si raccontano, <http://www.zzz.it/ago/settesette/volantinill-2Q.htm>, (mise à jour avril 2001).

27. Un grand monument en marbre au centre de Rome, construit pendant la période fasciste, appelé aussi par dérision “la machine à écrire” à cause de sa forme inhabituelle.

28. Anonyme, “Gli indiani metropolitani”.

29. Anonyme, *Zut*, 1977 ; 68–77 gruppi e movimenti si raccontano, <http://www.zzz.it/ago/autonomia/ironia.htm>, (mise à jour avril 2001).

30. *Ibid.*

31. *Ibid.*

32. Anonyme, *Historias Trastornadas*, II, “Indiani Metropolitani”, <http://www.lisergia.net/interferencias/purgantepublicitario/indiani.html>, (mise à jour septembre 2006).

33. *Ibid.*

34. *Ibid.*

35. Scordino et DeriveApprodi, ‘77.

36. *Ibid.*

37. *Ibid.*

38. Interview de Enrico Palandri, juin 1999 Londres.

39. Le slogan “Diffundiamo notizie false che producono eventi veri” décrit une pratique largement répandue parmi les stations de “radio libre”.

40. *La teoria dei bisogni in Marx* (Milan, 1974) d’Agnès Heller influence notablement *Settantasette*, ainsi que les travaux des post-structuralistes Foucault, Deleuze, et Guattari.

41. Scordino et DeriveApprodi, ‘77.

42. Eco, “Hay otro idioma, el italo-indiano”, p. 612.

43. *Ibid.*

44. *Ibid.*

45. Maurizio Torealta, “Painted Politics”, en Italie : *Autonomia*, pp. 102–107, 104.